



Lundi 29 Juin 1914

L'HERITIER DU TROIS-ROIS-ROUSSEAU ET SA FEMME ASSASSINES

COMPTES DU LUNDI A l'agent 92

Hier, au cours des manifestations de Lille, un ouvrier arrêté et emporté par quatre agents et deux gendarmes qui l'immobilisèrent, fut frappé à coups de poing par l'agent de police n° 92.

Je l'ai vu, ô « héroïque » agent numéro 92 ! J'étais à quelques pas du malheureux que trois de ses collègues entraînaient par les bras et les jambes et toi, agent 92, tu cognais à coups de poing sur ce prisonnier impuissant à se défendre.

En vérité, tu es un défenseur de l'ordre. C'est assez ironique mais c'est ainsi. L'ordre, comme tu le comprends sans doute, c'est que les gens qui détiennent le pouvoir doivent le garder, n'importe comment.

Le tennis est, avant tout, un jeu sentimental. La plupart des sports ont le grave défaut de séparer les sexes. La boxe, la course à pied, le football, sont, si l'on ose dire, mixogynes. Le tennis a cette charmante supériorité qu'il partage avec le canotage, de réunir les jeunes gens et les jeunes filles dans une atmosphère de gaieté, de santé et de bon ton.

Le véritable champion de tennis est celui qui reçoit sur sa raquette, non une vaine balle, mais le cœur d'une jeune fille avec grosse dot.

Le véritable champion de tennis est la jeune fille qui, après quelques set plus ou moins brillants, garde dans son filet, qui n'est pas celui du court, le cœur d'un aimable gentleman.

Voilà, d'ailleurs, pourquoi tant de jeunes raquetteuses renouent, sous les yeux étonnés des parents, des balle tour à tour indécises, fouguesuses, indifférentes, obstinées ou rebelles.

Le tango, c'est le flirt des femmes mariées ; le tennis, c'est le flirt des jeunes filles, mais un flirt pour le bon motif.

J'aurais voulu voir disputer à Lille le championnat matrimonial de tennis... Les joueurs et joueuses qui auraient échangé, le plus rapidement des balles avec résultat, cet-à-dire avec demande en mariage, auraient remporté, à leur tour, un prix.

Lire en deuxième page Les détails de l'assassinat de l'Archiduc héritier d'Autriche et de sa femme.

CHRONIQUE Le Sympathique Principal

Le 20 février 1892, vers sept heures du soir, maître Suronoré, âgé, quarante-six ans, feignant un départ pour Reims, où il devait assister à l'anniversaire du lendemain, emporta pour la première fois de tromper sa femme.

Cette entreprise, négligeable à premier examen, était en réalité, plus périlleuse que la constitution d'un état de frais fantaisistes et la création juridique d'un Crawford inexistant, Mme Suronoré étant une épouse féroce en sa jalouse et cruelle en ses desseins.

Néanmoins, fermement décidé, maître Suronoré se fit conduire à la gare de l'Est, où il prit un billet pour Reims et un fiacre pour la rue de Florence. Cette rue, bien parisienne, abritait, dans un coquet hôtel marseillais, le luxe et l'élégance d'une chanteuse russe, Sonia Missinoff, de son vrai nom Clémence Juju, vingt-neuf ans, née rue Lepic, cliente et future complice de l'officier ministériel.

ma merci. Car, usant de ce merveilleux truchement : l'administration des postes, je puis, à distance, et à l'air des gendarmes, instruire Mme Suronoré de l'emploi de votre soirée du 20 février, tandis que vous ne sauriez vous-même me livrer à la justice sans encourir chez vous des représailles dont l'idée seule provoque un frisson de terreur. Obéissant à la loi du plus fort, je vais donc me permettre d'abuser de la situation, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

J'en vois des tas, râla maître Suronoré. — Tant pis, car il n'entre vraiment pas dans mes intentions de vous chagriner. Mais, que voulez-vous, c'est la vie !

L'aveu prit un grand parti. D'une main tremblante, il décrocha sa gilette, tira sa montre, vida son portefeuille et tendit le tout au cambrioleur. Mais celui-ci repoussa ces présents d'un geste las :

— Non, monsieur ! non, monsieur ! Pour qui me prenez-vous ? Ce n'est point un peu d'or que j'attends de vous, ni quelques objets brillants tels qu'on en trouve partout dans les foules ! Ce que vous allez m'apporter, c'est la paix, la joie de vivre, la réhabilitation.

Monsieur, voici mon histoire en deux mots. Il y a dix ans, j'étais docteur en droit et clerc principal chez un de vos collègues d'une grande ville de province. Pour obtenir les faveurs de notre bienheureux oncle, qui était à cette époque sur de moindres tréteaux, j'empruntai, car j'étais très jeune, quelques billets de banque au coffre-fort de mon patron. Cet emprunt, sanctionné par de mauvais juges, me valut une condamnation que je purgeai dans toute sa rigueur. Après quoi, je dus renoncer à devenir un honnête homme, la société, forte de mon casier judiciaire, me l'interdisait avec la dernière obstination et me refusant tout emploi avouable. Force me fut d'embrasser la douloureuse carrière de picpocket, voleur à la tire, cambrioleur d'occasion, et je me traînai mélancoliquement entre les articles du Code pénal, dont une adresse exemplaire et des précautions minutieuses m'étaient, au demeurant, de nouvelles atteintes. Mais j'étais humilié, je souffrais dans mon orgueil et dans son authentique vocation, qui était de vivre en honnête homme !.. Ah ! monsieur ! être un honnête homme !.. ce fut chez moi, pendant ces huit dernières années, un désir d'une violence effroyable !.. Vous ne pouvez comprendre cela, vous qui vivez dans la fripoulerie du maquis légal et des gens qui s'en servent !..

Et, comme maître Suronoré, suffoqué, le fixait avec épouvante : — Sans quoi, ajouta-t-il doucement, je me verrais dans la pénible obligation, en sortant d'ici, d'entrer dans le plus prochain bureau de télégraphe et d'adresser à Mme Suronoré une dépêche urgente ainsi libellée : « Suronoré pas à Reims, Suronoré chez cocotte. » Et j'ajouterai : « Lettre suit ».

Or, la fin de l'année 1892 marqua, pour l'étude Suronoré, le signal d'un nouvel essor. Ordre méticuleux, pas de coulage, procédure d'une habileté stupéfiante, gain de procès démesurés, relations nouvelles, spécialités de procès artistiques parés de noms célèbres qui ont fait dire depuis : « Maître Suronoré, l'avoué si parisien, occupait naturellement pour l'illustre écrivain... »

Ainsi désigné, maître Suronoré usurpa des vertus qui appartenaient à un autre. Car il se consacra à la prospérité à son maître-clerc, Olivier Sainton, et, dans ses plus délicieux boulevards, celui-là même qui n'échappa jamais, dans les chroniques judiciaires, au cliché bien connu : « Le sympathique principal de maître Suronoré, l'avoué si parisien, a fait valoir auprès de M. le président des référés que la grande tragédienne... »

Et, comme maître Suronoré, suffoqué, le fixait avec épouvante : — Sans quoi, ajouta-t-il doucement, je me verrais dans la pénible obligation, en sortant d'ici, d'entrer dans le plus prochain bureau de télégraphe et d'adresser à Mme Suronoré une dépêche urgente ainsi libellée : « Suronoré pas à Reims, Suronoré chez cocotte. » Et j'ajouterai : « Lettre suit ».

Or, la fin de l'année 1892 marqua, pour l'étude Suronoré, le signal d'un nouvel essor. Ordre méticuleux, pas de coulage, procédure d'une habileté stupéfiante, gain de procès démesurés, relations nouvelles, spécialités de procès artistiques parés de noms célèbres qui ont fait dire depuis : « Maître Suronoré, l'avoué si parisien, occupait naturellement pour l'illustre écrivain... »

Et hier, de tous les points de la ville, des milliers d'hommes se sont arrachés aux joies et au repos du dimanche, pour élever, au-dessus du grouillement des malpropres municipales, la claire revendication du Suffrage universel, volé par des forbans politiques.

Et nous faut remonter aux jours de d'atfaire flamand pour retrouver dans notre ville la même clameur de réprobation et de dégoût.

Ces jours-là, chez ces mêmes frères quatre-bras qui volent les suffrages lillois, un enfant de Lille avait été trouvé souillé et étranglé.

Grandiose Protestation de la Population Lilloise contre la Municipalité des Fraudeurs

Assemblée de vingt mille manifestants autour de l'Hôtel de Ville de Lille, gardé par une armée de gendarmes et de policiers. — Les élus du vol sifflés par les vrais électeurs. — Violents incidents suscités par les charges de gendarmerie et les brutalités policières.



LA FOULE ENORME DES MANIFESTANTS SUR LE GRAND-PLAC

BRAVO, LILLE !

LA population républicaine et socialiste lilloise a vécu hier une reconfortante journée. Il est de mode de prétendre que le pays s'avachit, qu'il est incapable de s'émouvoir pour l'idée, que seul l'intérêt matériel est devenu le mobile des agitations humaines.

Et hier, de tous les points de la ville, des milliers d'hommes se sont arrachés aux joies et au repos du dimanche, pour élever, au-dessus du grouillement des malpropres municipales, la claire revendication du Suffrage universel, volé par des forbans politiques.

Et nous faut remonter aux jours de d'atfaire flamand pour retrouver dans notre ville la même clameur de réprobation et de dégoût.

Ces jours-là, chez ces mêmes frères quatre-bras qui volent les suffrages lillois, un enfant de Lille avait été trouvé souillé et étranglé.

LA FOULE ENORME DES MANIFESTANTS SUR LE GRAND-PLAC

aujourd'hui aura ses lendemains jusqu'au jour où, consulté honnêtement, le Suffrage universel lillois aura choisi ses mandataires. Il faut féliciter les travailleurs de Lille du calme qu'ils ont opposé aux tentatives de violence commises par les agents mêmes de l'autorité.

C'est en vain que, seul des trois commissaires qui veillaient à l'entrée de la Place Rihour sur la frousse de nos édiles, c'est en vain que celui qui paraissait commander en chef, perdant tout sang-froid, tenta de lancer les gendarmes sur une foule compacte qui ne commettait aucun délit ; le calme sourit du capitaine de gendarmerie d'une part, et la discipline des manifestants, obéissant aux conseils vigoureux de Delory, de Ghesquière, de Picavet, de Carlier, d'Ed. Delesalle, qui se trouvaient au premier rang, — entre la cavalerie et la foule — permirent de conserver à cette belle journée son caractère de protestation honnête et loyale contre l'illégalité malhonorable.

Bravo ! Lille républicain et socialiste ; Bravo !

Bravo ! Lille républicain et socialiste ; Bravo !

nauld, comme remplaçant son défendeur près du juge, le clercal Pastenier. Et pour onze heures, fidèles au rendez-vous qui leur avait été donné, les lillois se trouvaient sur le Grand-Place, sur la place du Théâtre, dans les rues Faiderbe et Nationale, et Neuve, maintenus à distance de la mairie par des barrages de gendarmes à cheval et par des cordons d'agents.

Le service de désordre C'était une honte pour les municipalités de n'avoir à se faire protéger ainsi par un déploiement de force si formidable !

L'access de la mairie était interdit au public. La séance du Conseil municipal qui devait être publique ne put qu'une parodie ; la salle avait été « faite » avec des policiers en bourgeois.

Pour barrer la route aux électeurs lillois on avait mobilisé plus de deux cents gendarmes qui barraient les rues du Palais Rihour, de la Vieille-Comédie, la place de Rihour, la rue Jean Roisin, le square Marsson et la rue Nationale.

Des cordons d'agents renfermaient ces barrages. Toute la police — environ trois cents agents, même ceux du service de nuit — avaient été mobilisés.

Le vide complet avait donc été fait autour de la mairie à plus de deux cents mètres à la ronde.

VINGT MILLE LILLOIS réclament la démission de la Municipalité des Faussaires

La Grand-Place et les alentours étaient noirs de monde. Deux cents gendarmes et trois cents agents de police gardaient la Mairie, interdite au public. Une manifestation grandiose.

Hier, des onze heures du matin, plus de vingt mille lillois envahirent les alentours de l'Hôtel de Ville, pour conspuer la Municipalité des Faussaires.

Une tempête de sifflets Emouvante manifestation

Un commissaire qui perd son sang froid et veut faire chanter la foule. — Admirable discipline des manifestants.

La foule qui occupait toute la Grand-Place et bien au-delà, occupait toute son attention vers la place Rihour au fond de laquelle se trouvait la mairie. Les gendarmes, les uns à cheval, les autres à pied, formaient des cordons serrés.

Vertical text on the left margin containing various small notices and advertisements.